

## Un historien namurois controversé : J. Chr. Bruslé de Montpleinchamp (1641-1724)

Qui connaît encore Jean Chrysostome Bruslé de Montpleinchamp ? Écrivain prolifique, plagiaire invétéré, intrigant, mythomane, le personnage défraya la chronique de son temps, au point qu'il se publia en 1712 un petit ouvrage dans le seul but de l'éreinter et de le tourner en ridicule.

Jean Bruslé naît à Namur et est baptisé le 15 février 1641 à la paroisse de Saint-Loup. Son père, Nicolas Bruslé, est fourbisseur, c'est-à-dire polisseur d'armes ; il demeure au Marché aux Fèbvres. Sa mère s'appelle Jeanne Faber. Rien de bien aristocratique dans tout cela : le joli nom de Montpleinchamp, c'est celui d'une noble famille du comté de Luxembourg, éteinte depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, que notre homme va plus tard accoler au sien sans aucun droit, avec armes et devise ; peut-être estimera-t-il avoir quelque droit à celle-ci, *Abondance*, par sa propre prolixité...

Les affaires de l'artisan Bruslé doivent être prospères, car il fait donner à son fils de solides études, latin, grec et musique, sans doute au collège des jésuites de sa ville natale. Après ses humanités, Jean voyage en France, en Italie et en Angleterre, se fait des relations. Pour un tel jeune homme, l'état ecclésiastique est la voie toute tracée : il entre dans la Compagnie de Jésus. C'est là qu'il prend d'abord la plume, traduisant dans les années 1680 en français des œuvres pies du dominicain Henneguiet et des jésuites Seignory et Manni : *Considérations chrétiennes pour tous les jours de la Semaine* du premier, *Quatre considérations sur l'Éternité* du second. Cependant, son caractère difficile – morgue et vanité seront des traits constamment cités chez lui – le fait exclure successivement des deux provinces belges de l'ordre.

Le Namurois s'établit alors à Bruxelles comme simple prêtre séculier. Il se voue à la poésie et surtout à l'histoire, avec l'ambition affichée d'écrire toute la chronique de son pays depuis les ducs de Bourgogne. Il se crée rapidement une réputation doublement sulfureuse : d'une part, on s'aperçoit que ses ouvrages ne sont souvent que des plagiats purs et simples de livres existants, d'autre part on le soupçonne d'être l'auteur d'un opuscule plutôt caustique sur la cour et la société, *Le quart-d'heure de Bruxelles*. Cependant, l'homme a d'autres talents. D'abord, c'est un habile prédicateur : si on peut le soupçonner de s'être lui-même attribué le prénom de Chrysostome (« à la bouche d'or »), il est incontestablement un sermonnaire en vue dans la capitale. C'est aussi un arriviste adroit, de sorte qu'il parvient à se faire nommer à la fois chapelain et musicien de l'Électeur de Bavière, et aumônier de son épouse, la princesse Thérèse Cunégonde Sobieski.

Il n'est plus guère question de Jean Bruslé de Montpleinchamp à Namur, sinon à propos de sa nièce, une dame Chrysostome Godart. Ses ennemis disent qu'il l'a forcée à se faire religieuse à l'abbaye de Salzinnes, puis qu'il l'a



incitée, pour son malheur, à cabaler contre l'abbesse. Les archives du Conseil provincial de Namur pour les années 1699-1701 font aussi état d'un procès qu'il soutient contre Denis Bauchaux, curé de Saint-Germain, en matière de garantie judiciaire.

Notre homme a publié de nombreux ouvrages et suscité moult polémiques quand, à l'âge de 60 ans, il parvient, grâce à ses appuis et malgré bien des oppositions, à se faire nommer chanoine de la collégiale Sainte-Gudule à Bruxelles. C'est dans cette

église qu'il sera inhumé au lendemain de sa mort, le 29 décembre 1724.

Dans ses écrits, Jean Bruslé use et abuse de pseudonymes, usant de quatre noms différents : M. de Fabert, Louis de Gërimont, M. de Palaïdor et enfin M. de Montpleinchamp. Cela lui permet de satisfaire une incommensurable vanité, en associant un nom à l'ouvrage et l'autre à son éloge. Son *Histoire des ducs de Bourgogne par Monsieur de Fabert*, lui permet dans la préface de flatter un auteur qui n'est autre que lui-même, *un des premiers hommes de son siècle, que la modestie cache et que le caractère extraordinaire trahit*. Le Bruslé de Palaïdor peut flatter le Bruslé de Fabert : *La modestie de M. de Fabert, nom fameux à Sedan et aux Pays-Bas, aurait tenu ce trésor caché, si ma justice ne l'en avait empêché. Je l'imprime parce qu'il est mon parent et parce que je veux obliger le public*. Dans la seconde édition, il se gargarise davantage encore : *L'auteur de cet ouvrage est le cousin germain du maréchal de Fabert (...), on verra dans cette histoire la simplicité de Thucydide, la sincérité de Xenophon, les agréments d'Hérodote, l'élévation de Tite-Live, la politique de Tacite, la breveté de Salluste et la politesse de Quint-Curce*. Cette parentèle revendiquée avec le maréchal de Fabert est pure fantaisie : il n'y a de toute évidence aucun lien entre Jeanne Faber, mère namuroise de notre vaniteux auteur, et le fameux gouverneur de Sedan. Bruslé récidive cependant dans l'*Histoire véritable de Gillion de Trazegnies*, avertissant que c'est à M. de Fabert que l'on doit ce *chef d'œuvre*, et révélant au dédicataire que *sa famille a l'obligation de ce travail à un savant qui a dans les veines le sang du grand maréchal de Fabert*. Le soi-disant chef d'œuvre n'est d'ailleurs autre que la transcription maladroite d'un récit romanesque du XV<sup>e</sup> siècle...

Le style d'écriture de notre auteur ne brille pas par l'élégance, même s'il trouve parfois quelque jolie formule. L'écriture est plate, souvent fautive, mais sa plus grande singularité est une orthographe très personnelle, qu'il se flatte d'avoir inventée, sans d'ailleurs en respecter uniformément les principes. Il s'en fait compliment dans la préface de son *Histoire de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercoeur*, s'adressant à lui-même selon sa bonne habitude : *On loua bien vôtre ortografe acause du bon office qu'elle rend aux*

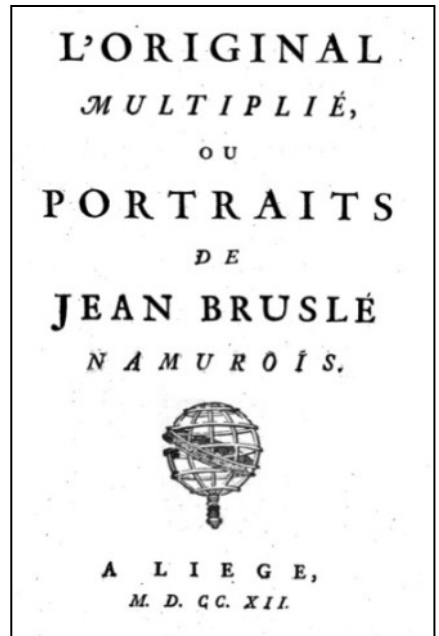
*étrangers, qui, par vôtre moien, aprenent sans peine la juste prononciacion ; il n'ï en eut que deux, qui la blâmerent, Vallons ou Liegeois ignorans qui n'avoient pas le moien d'acheter des livres nouveaux où cette ortografe est pleinement autorisée et pratiquée.*

Le Bruslé historien se borne à une accumulation de faits et d'anecdotes, sans le moindre recul ni esprit critique. Ses ouvrages sont truffés d'erreurs. Dans ses plagiats systématiques, il cite rarement ses sources. S'il le fait, comme dans l'*Histoire d'Alexandre Farnèze*, non seulement il se trompe dans ses références, mais se croit obligé d'établir, par un argumentaire en huit points, la supériorité de son ouvrage sur ceux de ses devanciers. Il se fait outrageusement flatteur quand cela peut le servir, par exemple en encensant l'archiduc Albert pour courtiser la maison d'Espagne. Ces défauts rédhibitoires n'empêchent pas un certain succès : son *Histoire des ducs de Bourgogne* connaît deux éditions, l'une en 1687, l'autre, couvrant une période plus large, en 1689 ; l'*Histoire de Don Jean d'Autriche* est traduite en néerlandais et l'*Histoire de l'archiduc Albert* sera même rééditée en 1870. Dans sa notice, en 1870, l'annotateur A.L.P. de Robaulx de Soumoy précise que si l'auteur n'avait aucune qualité d'historien et que si son œuvre n'est qu'une compilation *exécutée sans beaucoup d'ordre, de goût et de discernement*, le mérite de l'ouvrage est sa proximité avec les contemporains de l'archiduc et leurs descendants. *Ses récits, assez mal rattachés les uns aux autres, gagnent par leur désordre même, un caractère d'authenticité.* Le seul mérite l'œuvre historique de notre Namurois serait donc d'avoir entassé des données et constitué ainsi une mine où d'autres après lui pourraient puiser.

Les ouvrages religieux de Bruslé sont du pur plagiat. Son *Nouvel Abrégé des Méditations du père Du Pont* – il s'agit en l'occurrence de l'écrivain espagnol Louis de Ponte – est une copie de la traduction du père d'Orléans, agrémentée d'une préface saugrenue ; Bruslé y estime avoir assez amélioré la traduction pour être justement reconnu comme auteur du livre ! De même, *La Conversion de S. Augustin* a été « empruntée » à Philippe Dubois.

Notre auteur se veut aussi fabuliste. Ses deux opus du genre sont des compilations d'éditions d'Ésope, Furetière et La Fontaine, agrémentées de quelques contributions de sa plume, les plus mauvaises. Les fables sont conclues par une allusion aux événements politiques du temps. Ainsi trouve-t-on en épilogue de *La poule aux œufs d'or* cette : *La France est à la veille de tout perdre, pour avoir voulu tout prendre.* Les persiflages disparaissent cependant dans la seconde édition, quand l'électeur de Bavière, patron de Bruslé, a embrassé le parti français dans la guerre de succession d'Espagne. Cette seconde édition est d'ailleurs l'occasion d'une brouille de l'auteur avec son libraire, qui s'est permis d'expurger la réédition d'une part de ses élucubrations. Enfin, son seul roman, *Le Diable bossu*, est une histoire abracadabrante et mal écrite de fantômes et de diables découpant les gens en morceaux de leur grand couteau...

La vanité de Bruslé, ses fantasmes généalogiques et son pillage outrancier des auteurs ne peuvent que susciter contre lui des volées d'épigrammes et pamphlets. On rit ainsi de son recours au pseudonyme, en supposant qu'il a commis un crime l'obligeant à renier le nom de son père de crainte d'être *brûlé*... Le libraire Lambert Ignace Douxfils va jusqu'à publier un ouvrage entier pour éreinter le sulfureux chanoine de Sainte-Gudule, effort qui suppose une sacrée dose de haine. Il s'agit de *L'Original multiplié ou Portraits de Jean Bruslé, Namurois*, édité à Liège en 1712. Il n'est pas si rare que l'on trouve encore aujourd'hui cet opuscule chez les bouquinistes, et c'est sa découverte qui m'a mis sur la piste de cet écrivain à tout le moins controversé.



D'emblée, l'avertissement du libraire présente notre homme : *Étant un jour à Bruxelles chez un Confrère de mes amis, & causant avec lui dans sa Boutique ; il y vint un homme, qu'à sa mine hagarde, à son air bourru, & à ses yeux égarés, je pris d'abord pour un échapé des petites Maisons. Ses discours ne m'obligèrent point de changer d'opinion ; au contraire ils achevèrent de me convaincre que je ne m'étois pas trompé. En éfet, c'étoit ce Poëti-Theologo-Romani-Comique personnage Messire Jean Chrisostome Bruslé de Montpleinchamp, grand Chanoine de Ste Gudule, & Prédicateur du Roi, si connu sans ces Pais-ci par ses extravagances, & sur tout par la folie qu'il a, de se croire l'Auteur de tous les Livres qu'il fait réimprimer sous son nom.* L'altercation qui s'ensuit tourne à la confusion de Bruslé, tant épouvanté *que de peur il en salit la doublure de sa culote*, mais son obstination dans la diffamation décide le libraire à réunir des témoignages pour *le faire connoitre partout pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour Fou, & pour Calomniateur, afin qu'étant connu dans le monde sur ce pied-là, ses médisances ne puissent plus nuire à personne.*

Le titre de *L'Original multiplié* est à la fois une suite de portraits du même homme et une allusion à sa manie de reproduire les écrits des autres. L'ouvrage, souvent injurieux et passablement décousu, ne vise qu'à tourner en ridicule le surnommé *Monpleinfou*. Il le fait en latin et en français, comme dans tous les genres : chansons satiriques sur des airs à la mode, sonnets, et bien sûr fable dans laquelle Bruslé prend la figure du corbeau Colas, *Tantôt copiant le ramage / De quelque oiseau qui chantait bien, / Il en faisait un assemblage / En y mêlant fort peu du sien ; / Mais ce peu gâtait tout l'ouvrage.*



Une gravure de Du Vivier orne l'ouvrage, avec cette exhortation au lecteur :

*Lecteur ne perdez aucun trait  
De ce Prêcher grand Parasite :  
Chaque Emblème est un Portrait,  
Son tribunal est la Marmite.*

On y voit le grand homme entouré des génies qu'il combat en ses sermons et pourvu d'une marmite bien remplie du produit de ses travaux.

La devise *Sicut odor agri* (Comme l'odeur du champ), est une double allusion à son nom prétendu et au parfum de la cuisine qu'il fait des ouvrages d'autrui. *Loquebar in conspectu Regum* (Je parlais à la vue des rois) est la devise qu'il s'est attribuée.

**APOLOGIE SATIRIQUE**  
 O U  
**SATIRE APOLOGETIQUE,**  
*tout comme il vous plaira,*  
**DES HEUREUX AUGURES**  
 PRESENTÉS  
**A CHARLES VI**  
*Par quelque Poète crotté, soi-disant*  
**CHRISOSTOME DE MONTPLEINCHAMP,**  
*Prédicateur de Sa Majesté Impériale*  
*& Catholique, &c.*  
 Mais dont le véritable Auteur est  
**JEAN BRUSLÉ, \* CE FOL DE NAMUR.**

Un titre imaginaire plaisamment attribué à « ce fol de Namur ».

#### Bibliographie :

- F. GOETHALS, *Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lettres, des moeurs et de la politique en Belgique, et dans les pays limitrophes*, tome IV, Bruxelles, 1838 : *Bruslé de Montpleinchamp*, p. 208-216.
- A. L. P. DE ROBAULX DE SOUMOY, *Notice sur de Montpleinchamp*, dans la réédition de *L'Histoire de l'archiduc Albert, gouverneur général puis prince souverain de la Belgique*, Bruxelles et La Haye, 1870.
- R.P. Aloïs et Augustin DE BACKER S.J., *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, Liège, 1856, t. 3, p. 645.

#### Les « œuvres » de Bruslé de Montpleinchamp

- *Histoire des ducs de Bourgogne par Monsieur de Fabert, divisée en deux parties*, 2 vol., Cologne, 1689.
- *Histoire de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur*, Cologne, 1689, 1697.
- *Histoire de Don Jean d'Autriche, fils de l'empereur Charlesquint*, Amsterdam, 1690 (traductions en néerlandais : Leyde, 1738 et 1740).
- *Les jeux admirables de la divine Providence*, sous le pseudonyme de M. DE GÉRIMONT, Cologne, 1690.
- *L'Histoire d'Alexandre Farneze duc de Parme et de Plaizance, gouverneur de la Belgique*, Amsterdam et Bruxelles, 1692.
- *Histoire d'Emmanuel Filibert, duc de Savoie*, Amsterdam et Bruxelles, 1692.
- *L'Histoire de l'archiduc Albert, gouverneur général puis prince souverain de la Belgique*, Cologne, 1693.
- *Lucien en belle humeur ou Nouvelles Conversations des Morts*, Amsterdam, 1694.
- *La Conversion de S. Augustin*, sans lieu ni date.
- *Ésope en belle humeur*, Bruxelles, 1695.
- *L'Arche d'alliance ou Nouvel Abrégé des Méditations du père Du Pont*, Bruxelles, 1696.
- *Festin nuptial dressé dans l'Arabie heureuse, au mariage d'Ésope, de Phèdre et de Pilpai, avec trois fées (Esopine, Phédrine et Pilpine), divisé en trois tables, à Pirou, en Basse Normandie chez Florent-à-Fable*, Bruxelles, 1700.
- *Histoire véritable de Gillion de Traizegnies*, Bruxelles, 1703.
- *Le diable bossu*, Nancy et Bruxelles, 1708.
- *Renversement des prédictions frivoles d'Isaac Brickerstaf, etc., par M. du Belastre, astrologue*, Lunéville, 1708.

Dans son *Histoire de Don Juan d'Autriche, fils naturel de l'empereur Charles-Quint*, Bruslé donne une description de sa ville natale, un peu comme Guichardin le faisait un siècle plus tôt. Voici, reproduite dans son orthographe originale, une esquisse qui ne brille ni par l'exactitude, ni par la subtilité, même si l'auteur estime que *ce craion facilitera merveilleusement l'intelligence de l'histoire...*

*Namur, Comté, capitale, Evesché, Parlement entre le Hainau, le Brabant, le Luxembourg, & le Liege, a 12 lieues de longueur & de largeur, 9 villes, savoir Bouvine visavis de Dinant, Charlement audessus de Dinant, bati par Charlequint, Valcour où le Marechal d'Humiere fut battu en 1689, Tillechateau, Filipeville bati par Filipe II, Mariembourg bati par Marie Reine de Hongrie seur de Charlequint, Charleroi bati par Charle II, & Fleuru où Gonzale de Cordoue batit Mansfeld en 1620, & où Valdec & Bouteville s'étrillerent en 1690. Namur met parmi ses Comtes deux Empereurs de Constantinople. La courone de l'un est en la Catedrale S. Aubin. La citadele qui est imprenable, subsistait avant Jule Cesar. Le pont qui la joint avec jambe, était 200 ans avant l'Incarnation de Notre Seigneur. S. Materne i a été envoie de S. Pierre, pour i precher la foi. Il a fait taire l'idole Nam qui a été lontems dans une niche de la Colegiale de notre Dame, & que les enfans ont jetée dans la Meuse. Jean III mort sans lignée le 16 mars 1428, vendit ce Comté à Filipe le Bon. La Meuse & la Sambre lavent les deux cotez de la Citadele. La Sambre venant à s'engoufrer dans la Meuse, fait un confluent à la pointe de cete admirable forteresse, qui a eu l'honneur de recevoir Don Jean & d'afermir son gouvernement. Les joutes sur l'eau, & les echasses par terre, rendent les Namurois admirables. On les accuse d'être jaloux de la gloire de leurs compatriotes. On les loue acause de leur fidélité, de leur cordialité, de leur esprit & de leur bravoure, qui fait dire qu'ils naissent tous soldats. L'Eglise que les Jesuites i ont, est surnomée le petit temple de Salomon. Leur premier Eveque a été Antoine Havet Jacobin, & leur dernier est Pierre vanderPerre gentilhomme de Louvain. Le Prince de Barbanson Chevalier de la Toison d'or & MestredeCamp general en est le Gouverneur.*

Suit une description de la même eau des seize autres provinces du pays, ce qui autorise à notre singulier auteur cet élan patriotique : *Voilà la Belgique qui a servi de tombeau à tant de peuples, & sur tout aux François qui semblent manquer de cimetièr chez eux pour en venir quérir un en la Belgique (...). Voilà cette Belgique, où tout ce qu'il i a de rare dans tous les autres Roiaumes du monde, semble être ramassé...*

Les épisodes classiques de la visite de la reine Margot à Namur, la prise du château et la bataille de Gembloux sont évoqués à l'avenant, jusqu'à la mort du héros à Bouge. *Bouge est une hauteur visavis de la Citadelle de Namur, & qui n'en est separée que par le confluent de la Meuse & de la Sambre. Le pié de ce rocher confine aux fortifications de la Porte S. Nicolas. Il a à sa gauche la Meuse, qui lave cet endroit, & à la droite, il a de fort belles plaines. La Riviere ne lave pas immédiatement son coté quand on avance vers Namur : car il i a entre deux une riante foret plantée sur la pointe du rocher, & la maison de plaisance que les Jesuites nomment saint Ignace. Un peu outre, pareillement enbas, regne un Hopital destiné aux pestifèrez, qu'on nomme pour celà, les grans malades ; & un agreable Hermitage dédié à S. Hubert Tutelaire des Ardennes. Comme ce lieu de Bouge est inhabité, & qu'à la reserve des troupeaux, personne n'y va, on void encore aujourd'hui les fortifications de Don Jean aussi distinctement que si elles n'eussent été construites que depuis 2 ou 3 ans.*

Quant à la mort du héros, *on tient communément qu'il mourut de peste*, note Bruslé, qui a cependant une autre explication : *la plus grande cause de sa maladie fut le chagrin*, fatale affliction dont il nous explique les causes. Il en décrit également le cadre : *Le Baron d'Harscamp gentilhomme Namurois & le Comte de Grosbeke son beau-frère, ont dit à l'un de mes amis, d'avoir vu la chambre où Don jean mourut. Ils disent que c'est une chambre en haut ; que la maison est si désolée à l'heure qu'il est, qu'on ne peut i monter sans danger ; & qu'il ne reste plus que les armes du defunt taillées au manteau de la cheminée. On espere qu'un zelé ne laissera pas sans réparation & sans distinction une chambre qui a eu l'honneur de recevoir le dernier soupir d'une des plus grandes ames qu'il i aura jamais...*